

Une rencontre

Jean Simard

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30215ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, J. (1963). Une rencontre. *Liberté*, 5(2), 139–147.

JEAN SIMARD

Une rencontre

"What he wanted her to do for him was very little; it wasn't even to allow that she was unhappy. She would satisfy him by letting him know, even by some quite silent sign, that she could imagine her happiness with him"...

HENRY JAMES

16 avril.

Quand je reçus mon passeport d'Ottawa, j'en caressai amoureusement la reliure bleu-nuit embossée d'or, consciente de tenir là, entre mes mains, la clef de mon élargissement provisoire.

Je feuilletai joyeusement le précieux document, m'amusai de ma photo de détenue — sans vantardise, je suis plus jolie que là-dessus — considérai les détails relatifs à mon état civil.

Nom: Marie Paradis.

Age: 31 ans.

Nationalité: Canadienne.

Profession: Ménagère.

Ménagère...

C'est pourtant l'exacte vérité. Deux enfants, un mari, un "cinq pièces" boulevard Rosemont requièrent mes soins constants. Du matin au soir, jour après jour, je frotte, je range, je cuisine, je lessive, je ravaude. On n'en finit jamais, et je suis bien ce que dit le passeport.

19 avril.

Les garçons, Jean-Luc et Robert, n'ont pas dix ans à eux deux. C'est ma belle-soeur qui les gardera, durant mon absence.

L'aîné, Jean-Luc, est de loin le plus difficile. C'est l'éternel écorché-vif. Il ne s'est jamais consolé de n'être point demeuré l'unique objet de nos attentions. Lorsque son cadet est né, je lui ai fait voir le poupon grimaçant, en disant:

— Il est beau, n'est-ce pas?

— Heu...

— Dis, Jean-Luc — tu l'aimes, ton petit frère?

— Quand est-ce qu'il va mourir? m'a-t-il répondu, le front barré de nuages.

Robert, lui, ne m'inspire aucune inquiétude. Il va très bien se débrouiller dans la vie. Quelle chance, de n'être pas l'aîné d'une famille, sur qui les parents se font la main, en quelque sorte! Robert tire sans bruit son épingle du jeu; et pendant que son frère péroré, il "ramasse les marbres", comme on dit...

20 avril.

Je n'ai pas encore parlé d'Etienne, mon époux, car cela demande réflexions.

C'est bien l'homme le plus tranquille du monde. Depuis neuf ans que nous sommes mariés, je ne l'ai pas entendu *une seule fois* élever la voix. Nous avons fait un mariage d'amour. Du moins, nous le pensions — mais est-ce qu'on sait, à cet âge-là?

Etienne est employé dans les bureaux d'une Compagnie de Finance. Il gagne dans les 5,500 par année. C'est dire, avec deux enfants, que nous arrivons tout juste à joindre les deux bouts. Au second bébé, Etienne a décidé que nous allions nous en tenir là: nos moyens nous interdisant visiblement la famille nombreuse. Le curé, consulté, lui a donné le choix entre la Méthode et l'Abstinence.

Il a choisi l'Abstinence — avec, de loin en loin, une concession à la Méthode.

Du reste, je ne le crois pas très ardent, de nature. Bien qu'à ces moments-là, il soit toujours pressé et presque brutal... On dit d'ailleurs que les hommes sont moins portés que nous sur la Chose; mais ça, j'ai du mal à le croire. Quoiqu'il en soit, je suis sûre qu'Etienne m'aime bien même s'il n'en parle jamais. Je me souviens d'être tombée, à la Bibliothèque municipale, sur une phrase

de La Rochefoucauld qui m'avait intriguée au point de la recopier dans ce petit calepin: *"Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que lorsqu'ils sont amoureux ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne aimée"*. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'Etienne soit comme ça, exactement, mais le fait est qu'il revient le plus souvent harassé de son travail. Il se plonge dans le journal en attendant le souper, et n'a jamais grand-chose à me dire. Moi qui n'ai pour tout partage, durant la journée, que la conversation des enfants, j'aimerais bien, des fois...

Mais la plupart de mes amis se plaignent du même inconvénient. Il paraît que c'est le sort commun.

25 avril.

Je m'étais promis, dès ce projet de voyage, de noter chaque jour mes impressions.

Mais il faut bien avouer que j'y suis rarement parvenu. Trop occupée, avant, par les préparatifs du départ; fourbue, ensuite, par l'itinéraire même. C'est fou ce que tant de belles choses absorbées peuvent vous griser et vous éreinter à la fois! Le soir venu, vous n'avez qu'une idée, après avoir lessivé vos petites affaires — dormir.

Même la correspondance devient une corvée. Je m'en tire à l'aide des cartes postales, dont je sais les enfants friands. Quant à Etienne, je suis sûre qu'il comprendra...

D'ailleurs, ce qui m'enchanté ici l'intéresse si peu.

26 avril.

Tout arrive à qui sait attendre — mais trop tard.

Jusque dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais cru possible un voyage comme celui-ci. L'Europe n'est pas faite pour les gens de notre condition. Surtout, avec une famille sur les bras. Malgré cela, sans savoir comment ni pourquoi, les choses se sont tout de même arrangées. Une excursion de groupe, des connaissances bénéficiant de tarifs exceptionnels, ma mauvaise humeur croissante, à la maison — à croire que je m'acheminais vers une dépression — 500 dollars de mon brave homme de père, joints à de petites économies personnelles. Et me voilà partie!

Brièvement Paris, en transit. Un enchantement! Puis Nice, Milan, Florence, au galop. Enfin Rome, où l'Itinéraire prévoyait un arrêt de plusieurs jours, en l'hôtel Alessandro Massimo.

Pas tout à fait sur la Via Veneto, bien sûr! Mais tout près — à deux pas.

4 mars.

C'est dans la Ville Eternelle, précisément, que m'est arrivée l'aventure que j'essaie de consigner ici. Le souvenir d'une journée inoubliable — la dernière, justement.

Gavés de ruines, de monuments, de basiliques, nous reprenions ce soir même le train pour Paris; puis, d'Orly, l'avion vers Montréal. J'avais décidé de m'accorder un congé, ce jour-là: de ne point suivre les visites du Groupe et d'errer *seule* dans les rues de Rome. Mais pour commencer, la grasse matinée! Il n'y a qu'une épouse et mère de famille qui sache apprécier à sa juste valeur l'aubaine d'une longue flânerie voluptueuse, dans un grand lit bien à soi, bras et jambes allongés.

Je savourai donc à loisir mon petit-déjeuner, en feuilletant mon lexique italien. *Piccola colazione, una sigaretta con una tassa di buon caffè.* Le tout servi sur un plateau par un *cameriere* discret et souriant, qui ouvre les rideaux et laisse pénétrer à flots la chaude lumière romaine. Quand j'eus bien goûté ces joies exceptionnelles, ablutions détaillées dans la salle de bain en marbre rose. Friction à la serviette-éponge. Et puis, tant pis! j'entame la bouteille d'eau de Cologne que je destinai à ma belle-soeur...

Ma plus jolie robe, paille, mes sandales blanches de Milan, le collier de lapis-lazuli du Ponte Vecchio, mes lunettes de soleil, un soupçon de parfum derrière les oreilles — et en route.

Et d'abord la Messe, c'est dimanche.

La chose est vite bâclée, car il ne me vient aucune pitié en ce Saint-Jean de Latran envahi de touristes bruyants, de cicerones qui s'égosillent. Tandis qu'une poignée de fidèles s'applique à suivre de petites messes honteuses, dans les chapelles latérales. Le soleil eut vite fait de m'aspirer au dehors et je me retrouvai sur la Place, comme une écolière en vacances.

Il fait beau et chaud — *e fa bel tempo, fa caldo* — c'est merveilleux!

Plus tard.

Combien de temps ai-je déambulé de la sorte, devant les façades éclaboussées de lumière?

Un ciel d'un bleu inouï, par-dessus les toits. Tous ces gens

heureux et volubiles qui se promènent aussi, grisés comme moi par la splendeur, la tendresse de leur ville.

Devant un petit snack-bar de la Piazza Barberini, la faim finit par interrompre ma promenade extasiée. L'oreille au ruissellement de la fontaine du Triton, en face, un oeil au menu et l'autre au lexique, je tentai de commander le déjeuner, *ordinare la colazione*, secondée par le *cameriere* confus qui s'efforçait de me faire comprendre, avec des *scusi*, des *come si dice*, des *tanto piacere* et des *prego*, que le seul de ses collègues maîtrisant les langues étrangères avait congé le dimanche, justement, était allé se baigner à Ostie *con sua moglie et suoi bambini...*

— *Che cos'e?* intervint un monsieur, qui sirotait quelque chose, au comptoir. Qu'est-ce qui ne va pas, madame?

Il sauta de son tabouret, se dirigea vers nous parmi les tables désertes, s'inclina avec une grande politesse, s'excusa, et s'offrit, en excellent français — tout juste une pointe d'accent — de me tirer d'embarras en commandant à ma place. Ceci, avec tant de bonne grâce, et il avait l'air par ailleurs si correct, qu'il me parut impossible de refuser. Je me désolais de lui donner tout ce mal. Mais il se récria, m'assurant, sur l'honneur, que rien ne saurait lui faire plus plaisir. Après quoi, se retournant vers le garçon, il dicta ses volontés: un *minestrone* et des coquillages, *frutti di mare*, arrosés d'un Chianti blanc, léger. Une salade verte, du fromage et un café — qu'il serait trop heureux de voire avec moi, ajouta-t-il, si toutefois je l'y autorisais.

Je ne sus réprimer un mouvement instinctif d'hésitation, me rappelant à point nommé les histoires d'Italiens trop galants, de naïves voyageuses. "*SUMMERTIME*", qu'il! Je ne voulais pour rien au monde jouer les Hepburn de ce Brazzi... A l'ironie de son sourire, je compris qu'il avait très exactement évalué les circonvolutions de mon jansénisme, et je fus confuse de m'être conduite, à mon âge, comme une petite dinde. Il n'allait quand même pas me violer, en plein après-midi, place Barberini! En manière de réparation, je l'invitai à partager sans façons le repas qu'il avait si bien composé. Mais il ne voulut rien entendre, prétendant qu'il sortait de table, et que d'ailleurs...

— Non, trancha-t-il, péremptoire. Mangez tranquillement, prenez tout votre temps. Je vais retourner au bar. Lorsque vous en serez au café, le garçon me préviendra, et je viendrai. *Va bene?*

7 mars.

Je continue le récit.

Mon sauveur s'était incliné de nouveau, faisant exactement ce qu'il avait dit. Il se plongea dans la lecture d'un journal et ne tourna pas une seule fois la tête, tant que dura le repas. Repas exquis, du reste, et auquel je pris le plus grand plaisir, de même qu'au vin fruité qui l'accompagnait.

L'avouerai-je? J'eusse préféré, maintenant, que l'inconnu demeurât. Ce que c'est que de nous! C'était un très bel homme, je l'avais aussitôt remarqué. Rien du bellâtre traditionnel, dont ont appris à se méfier les femmes d'Amérique. Une sobre élégance, la démarche souple et aisée du sportif. Les cheveux plantés drus. Un beau regard gris, dans le hâle d'un visage solidement structuré. De taille moyenne, mais râblé. Dans les débuts de la trentaine.

J'avais hâte au café!

Il nous fut servi dehors, à la terrasse, très noir et brûlant dans de toutes petites tasses. D'emblée, nous bavardâmes comme de vieilles connaissances, Gino et moi — il se nomma Gino: Gino Severini. Sa gentillesse était si spontanée, si délicate ses attentions, que je me sentis aussitôt en confiance. Ma timidité se dissipant comme par enchantement, nous en fûmes vite aux confidences. Pour ma part, cela se résumait à peu près à ce que disait le passeport. Rien d'intéressant à cette vie de petite bourgeoise. Lui, Gino, ex-étudiant en Droit, dont la guerre avait interrompu les projets. Il gagnait chichement sa vie dans une agence de voyage, où le servait sa connaissance du français — des parents à Menton. Célibataire. Comme beaucoup de garçons de sa génération, l'avenir bouché, à moins d'une chance extraordinaire. Aujourd'hui, il avait projeté une partie de campagne avec des amis, mais ça ne s'était pas arrangé. Alors, voilà...

Tout comme lui, j'étais seule, et libre. Lorsqu'il me l'offrit, pourquoi n'aurais-je pas accepté qu'il me consacrat ce qui restait de ce beau dimanche, le dernier?

J'étais bonne marcheuse, *buona camminatora*. A la bonheur! Il me ferait les honneurs de sa ville, qu'en vrai Romain il aimait passionnément. Pas les musées, les églises, dont il me savait saturée; mais Rome elle-même, chaude, vivante. Ses jardins, ses places, ses rues. Les gens qui les habitent ou s'y promènent.

Le merveilleux après-midi!

Il m'était arrivé, à Montréal — surtout au début de notre mariage — d'aller à la promenade avec Etienne. Mais on aurait dit

qu'il ne remarquait rien, le nez au sol, pressé, sourd, aveugle. Gino, au contraire, voyait tout, prêtait l'oreille aux moindres bruits, humait toutes les odeurs. Rien ne lui échappait.

Que n'avons-nous vu, ce jour-là! Et pourtant, nous n'avions d'yeux que l'un pour l'autre...

10 mars.

J'ai remis à aujourd'hui de noter la substance d'une conversation que nous eûmes alors, Gino et moi.

Notre promenade capricieuse avait fini par nous conduire vers les Jardins Borghèse, l'ombrage miséricordieux des grands pins parasols. Las d'avoir tant marché, que nous parut accueillante la fraîcheur d'un banc de pierre! Le soleil oblique, presque rose maintenant, creusait d'ultimes trouées parmi les branches sombres. Le nombre des promeneurs diminuait. Le soir allait venir, et je ne sais quelle mélancolie nous envahissait.

— Gino...

— Oui.

— Tout à l'heure, au restaurant, lorsque vous avez offert de m'accompagner, avez-vous songé à la possibilité d'une aventure?

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Une étrangère désœuvrée, seule dans Rome, cela doit faire une proie facile! On dort ensemble, et puis on se quitte. Ensuite, il n'en est jamais plus question...

— Marie!

— L'idée vous en est-elle venue, Gino? Vous pouvez bien me le dire, à présent.

— Hé bien! Oui, c'est vrai: j'y ai songé, au début — je ne suis pas un saint. Mais au début seulement.

— Comment cela?

— J'ai senti qu'avec vous... C'est difficile à expliquer. Je veux dire qu'avec vous, Marie, ce serait sérieux — ou rien.

— Oh! Gino...

— Je ne me marierai probablement jamais, Marie. Je ne suis rien... Un vieux garçon sans avenir: un *vecchio scabolo*, c'est tout! Pourtant, je suis capable d'imaginer notre vie ensemble. Je pense que nous aurions été heureux, et bons l'un pour l'autre...

— Pourquoi ne pas vous l'avouer? Je suis *bien*, avec vous. Jamais je ne me suis sentie aussi heureuse qu'en ce moment — ni aussi triste.

— Marie...

— Mais je ne quitterai jamais mon mari, Gino. Ni surtout mes enfants. Vous le savez, n'est-ce pas?

— Oui, je sais.

Il dit cela avec une sorte de résignation désespérée qui me serra le coeur.

— Gino — quel dommage!

— *Che tristezza...*

Il faisait presque nuit maintenant, et les jardins étaient déserts. Nous demeurâmes un long moment silencieux, rêvant de ce qui ne pouvait être. Gino, le premier, se secoua et fit:

— N'allons pas gâter, avec des regrets, les derniers instants qui nous restent. Vous êtes fatiguée, Marie... Alors, voilà ce que nous allons faire: d'abord, prendre une voiture et nous rendre à votre hôtel. *Fare la valige*, régler la note, porter à la gare et faire enregistrer les bagages. Puis attendre ensemble l'heure du départ, dans un joli restaurant que je connais. Vous voulez bien, dites?

— Mais...

— Vous ne pouvez pas me refuser cela. Songez que je ne vous reverrai probablement jamais! Et comme vous, Marie, je pense que je ne me suis jamais senti si heureux, ni si triste, que maintenant — jamais.

16 mars.

Une heure plus tard, nous étions attablés au restaurant des Trois Marches, *Tre Scalini*, d'où l'on aperçoit non pas une, mais les trois fontaines de la Piazza Navarone.

Comment décrire cette soirée, dont le souvenir ne me quitte plus? Une grande douceur — ce sont les seuls mots qui me viennent à l'esprit. Plus de rires, de confidences, comme le midi; mais dans la pénombre de ma dernière nuit romaine, un silence plus éloquent que tous les aveux. A quoi eussent servi les mots? Il y avait tout à dire, certes, mais le Temps coulait comme du sable entre les doigts.

Par-dessus les mets, aux quels nous touchâmes à peine — rafraîchissant seulement au vin frais nos lèvres désertées — le regard de Gino ne quittait plus mon visage. Comme s'il avait voulu forcer la mémoire, graver en lui jusqu'au moindre détail. Il avait posé sur la mienne sa main brune, s'y agrippait, tel le naufragé à une épave. Je me sentais baignée dans une tendresse indicible, dont je n'ai jamais connu l'équivalent. Se pouvait-il que ce fût l'Amour?

J'aurais voulu mourir — ou que le Temps s'arrêtât.

Les minutes qui suivirent sont comme noyées dans un brouillard atroce. Il s'était mis à pleuvoir. Nous reprîmes le chemin de la gare, sous les enseignes lumineuses ruisselant en flaques multicolores sur la chaussée mouillée. Nous marchions à pas incertains, nos hanches se frôlant, nos jambes nous portant à peine.

Ravis, éperdus...

Gino réclama mes bagages à la consigne, les fit porter dans mon compartiment, où mes compagnes s'installaient déjà. Nous restâmes là à nous regarder, sans rien dire. Moi, à la portière, dont j'avais baissé la glace; lui sur le quai, des larmes coulant lentement le long de ses joues.

C'est l'image de lui que j'ai conservée, après que l'on eut crié: "En voiture! *Partenza! Partenza!*" et que le train se fut ébranlé.

.....

Dans l'avion qui survole déjà le fleuve et qui se posera tantôt à Dorval, j'essaie de me composer un visage.

Car il faudra faire bonne figure aux enfants qui m'attendent, anxieux, à la barrière.

Etienne, aussi, toujours un peu lointain. L'oeil myope, le cheveu rare. Son corps malingre mais parfois exigeant enfoui dans un vêtement trop ample, de coupe indécise.

Jean SIMARD